

ARRÊT SUR IMAGE – ZOOM

Qui se souvient comment c'était avant le confinement ?

Un flux de vie amalgamé. Grève des transports en décembre. Rythme ardu, souvent épuisant. Harcèlement par mille obligations de la vie quotidienne. Saturation. Sensation d'avoir les senseurs encombrés comme la plume d'un stylo obstruée par les grains minuscules des cendres mélangés à l'encre du réel qui écrit en nous, du réel que nous écrivons avec les autres. Un journal plié et replié transporté emporté par le train métro. Altérités enfuies dans la confusion identitaire, ...

Un flux de vie amalgamé mais, égrené par l'arrivée imperturbable du Chabbat : horizon de la semaine et confinement pour transcender la pesanteur de la semaine.

Comment la pandémie est-elle rentrée dans notre quotidien ?

Comment sommes-nous entrés en confinement à cause de la pandémie ? Progressivement... Puis, le temps s'est rétréci. Pendant deux semaines, nous avons regardé l'avancée de l'épidémie, émus et inquiets : Chine, Israël, Italie, Espagne, France,.... Mi mars, un certain temps et une certaine conscience se sont arrêtés. Angoisse et empathie. Des expressions nouvelles ont envahi les écrans et les ondes : COVID-19, gestes barrière, distance sociale, masque, confinement, attestation de déplacement.... Dans le monde, des millions de personnes confinées. En France, des dizaines de milliers de personnes hospitalisées. Cruelle détresse dans le Grand Est. Personnel médical surmené, surexposé, angoissé, dévoué. Désolation et détresse dans les maisons de retraite, dans les familles et dans les maisons où des personnes se sont éteintes dans la solitude.

Et en même temps, déluge de whatsapp. Avalanche de cours de Torah en ligne.

Un pays à l'arrêt. Une économie mondiale à l'arrêt. Sans trop exagérer, un monde à l'arrêt. Nous sommes tous sortis du mode de l'activité productive, cette activité qui connecte de moins en moins, hélas, le monde naturel et notre imaginaire. Seules ont continué à tourner la facture des dommages provoqués par le virus et les organisations dont les activités se sont avérées aussi vitales que l'air pour respirer : hôpitaux, police, administration de l'État, supermarchés, pharmacies, salubrité de la ville, exploitations agricoles, télécommunications, télévision, radio, presse, ... Cette fois-ci, ce sont nos corps qui ont été emprisonnés, pas nos esprits. Confinés chez nous, pour notre bien, par notre État.

Pendant ce temps les arbres se sont habillés de feuilles vertes et la terre a continué à produire ses fruits. Malgré l'atomisation imposée par le confinement, des habitants des grandes villes ont inventé depuis leurs balcons et fenêtres un rituel pour recréer un lieu commun. Et pendant ce temps, dans les régions éloignées des zones urbaines les contraintes du confinement ont pénétré comme le bruit du tonnerre qui gronde au loin.

Pendant ce temps j'ai écrit aussi ceci.

Nous ne sommes plus en « train d'agir ». Nous sommes descendus du « train d'agir ». Du temps pour penser. Où sont, donc, les murs ? Quel est notre bien commun ? Quel est notre intérêt commun ? La menace qui pèse sur notre santé ne nous appelle-t-elle pas à nous même ? Ne nous rappelle-t-elle pas une évidence que notre culture a perdu de vue : nous sommes corps-pensants, corps-âmes si on accepte. Corps individuel et corps social dont la vie et la survie sont encastrées dans un territoire, dans un patrimoine et dans la nature qui nous dépassent. Leur préservation n'est-elle pas notre bien commun et notre intérêt commun ?

Nous ne venons pas dans ce monde lorsqu'une nouvelle place se libère, mais par le désir de nos parents. Deux personnes qui nous font don d'une parcelle de leurs corps à elles et dont une, notre mère, nous fait une place dans sa place à elle, dans son corps à elle. Nous commençons notre vie dans la vie de notre mère et dans le corps de notre mère. Elle nous donne dans son corps à elle une place pour venir à l'existence. Un lieu de confinement d'où nous sortons avec un corps et avec une provision de temps à vivre. Au départ notre corps - âme est dans une forte dépendance du corps-âmes des parents et de leur protection, mais aussi de leur langue, de leurs émotions, pensées, imaginaires, de leurs aspirations et refoulements que, eux mêmes, ils ont reçu, voire, contribué à façonner. Nos parents nous soutiennent de leurs vies-ressources, afin que notre être existe, se cherche, s'autonomise, s'affirme puis, un jour soutienne leur existence et leur mémoire à eux.

Dès notre naissance, notre être est confiné. Dans notre corps et dans leur langue-émotions-pensée-inconscient. Langue maternelle qui sculpte pour nous le monde. Nous arrivons dans un monde déjà « fait », plus ou moins emmuré dans une langue, dans des conventions, des lois, des traditions, des idéologies ou dévasté, avec notre balluchon : un potentiel de vie, de dévoilement, d'intelligence, de discernement pour nous inscrire à notre manière dans le réel par notre corps-âme.

L'existence de l'humain n'est elle pas un tohu bohu de confinements et de déconfinements que nous sommes appelés à vivre, à traverser et à ordonner individuellement et surtout collectivement dans la préservation des singularités par la Lumière qui nous

approche et qui nous appelle chaque Chabbat, chaque mois, chaque Fête et à chaque événement de notre vie, dans la langue du Saint Béni Soit Il, un petit peu plus ?

איפה ?